

NOHRAN CROWL

Nohran Crowl n'était plus jeune depuis longtemps. Son visage, tanné par le sel et le vent, portait les cicatrices de quarante années passées à défier la mer. Capitaine du *Rage Nocturne*, on le connaissait aussi sous le nom de Le Corbeau Noir, surnom murmuré dans les tavernes d'Hélynggrad. Il avait pris un galion d'Agroria sans faire couler le sang, incendié un bastion de pierre avec des huiles volées et coulé trois frégates dans la même nuit à la seule force du vent et du hasard. Il commandait sans crier, mais avec la certitude que tout l'écoutait, même la mer.

Mais le monde avait changé. Les Armadas Écarlates régnaient désormais sur les flots, traquant pirates et contrebandiers. Les pavillons noirs disparaissaient un à un, remplacés par des carcasses calcinées et des pendus aux vergues. Le *Rage Nocturne*, jadis terreur du Trivium, tournait à vide dans une mer sans proie. Ses voiles s'effiloçaient, ses grappins rouillaient, et les hommes, privés d'or, de vin et de gloire, devenaient nerveux.

C'est alors que la vigie cria. Au large des Chutes d'Ashann, un navire sans pavillon dérivait, ses voiles déchirées, sa coque éventrée, des silhouettes féminines agitant des linges blancs. Nohran leva sa longue-vue : les femmes semblaient épuisées, mais leurs gestes trop coordonnés pour être sincères. Il sentit la ruse, referma la lunette. « *Ce navire ment* », dit-il simplement. Son second, Tarl, grogna : « *Et s'il y a du butin ?* » Derrière eux, l'équipage grondait. La faim et le désir remplaçaient la peur. Un refus de Nohran aurait déclenché la mutinerie. Alors il céda : « *Approchez*. » Deux mots qui allaient le condamner.

Les grappins mordirent la coque ennemie au crépuscule. Les naufragées furent hissées à bord, les bras tendus, les larmes aux yeux, les mains pleines d'alcool et de caresses. Elles remerciaient, embrassaient, offraient des sourires trop doux. Le pont du *Rage Nocturne* se transforma en taverne : les tonneaux furent percés, les chants montèrent, les hommes rirent jusqu'à l'oubli. La nuit s'épaissit, saturée d'alcool, de sueur et d'illusions.

Nohran, seul sur la dunette, observait. Les lanternes vacillaient, les ombres dansaient. Il aurait voulu croire à une nuit de chance, mais quelque chose clochait. Les sons changeaient : les rires devenaient souffles, les cris se muaient en halètements. Puis un silence tomba, si lourd qu'il sembla étouffer la mer. Nohran sentit son cœur se serrer : le calme qui venait n'était pas celui du repos. Il prit une lampe et descendit sur le pont.

Ce qu'il vit le figea. Ses hommes gisaient dans leur sang, les yeux grands ouverts, surpris par la mort elle-même. Les femmes marchaient entre les corps, essuyant leurs lames dans des seaux d'eau salée. Certaines chantaient bas, d'autres priaient. L'odeur du fer se mêlait au sel, et la mer battait doucement contre la coque, indifférente.

La lampe trembla dans sa main. Il voulut tirer son sabre, mais ses doigts hésitèrent. Une silhouette s'avança. Pieds nus, chemise large battant au vent, elle marchait sans crainte sur le bois luisant de



sang. Ses cheveux blonds, collés à sa peau, brillaient dans la lumière tremblante ; ses yeux, d'un bleu glacé, restaient fixes. Elle s'arrêta devant lui, calme, sans haine ni émotion. La lame qu'elle tenait refléta un éclat d'ombre avant de s'enfoncer dans sa poitrine.

Le choc le fit reculer. Il sentit la morsure du fer, puis quelque chose amortir le coup. La douleur était vive, mais pas mortelle. Sous ses doigts, il toucha le cuir de sa vieille blague à tabac : la lame s'y était plantée, déviant juste assez pour épargner la vie. Alors, feignant la chute, il bascula par-dessus bord, laissant la mer l'engloutir.

L'eau noire referma son étreinte. Accroché à un débris, Nohran observa sans un mot le *Rage Nocturne* reprendre vie sous un autre souffle. Les femmes rejetaient les corps, vidaient les cales, reprenaient la barre. Le navire pivota lentement, ses lanternes disparaissant dans la brume. Elles ne l'avaient pas brûlé : elles l'avaient pris. Leur ancien bâtiment, éventré, dérivait derrière elles. C'est sur l'un de ses fragments qu'il survécut, la mer glacée l'emportant jusqu'à l'aube.

Quand il atteignit la côte, exténué mais vivant, il sut que la mer l'avait puni sans le tuer. Il erra le long des falaises d'Ashann, évitant les villages et les populations locales. Dans une crique oubliée, à moitié engloutie par les algues, il trouva une vieille barque abandonnée, rongée par le sel et le temps. Jour après jour, il la remit d'aplomb : il remplaça les planches, reforga les ferrures, graissa les cordages. Le bois cessa de gémir sous ses pas, et le vent reprit à murmurer dans la voile. Alors il sut qu'il pouvait reprendre la mer.



Des mois passèrent. Dans une taverne enfumée où un marin ivre vendait des nouvelles contre un bol de soupe, Nohran entendit pour la première fois parler d'un navire inconnu aperçu près de Nordregg. On disait qu'il battait pavillon noir, que nul homme n'y servait et qu'aucun prisonnier masculin n'y survivait. L'équipage était entièrement féminin, aussi redouté que discret. Les pêcheurs l'appelaient *La Lame Pourpre*. Les pièces du puzzle s'assemblèrent dans son esprit comme des os qu'on recolle. Il comprit tout.

Nohran reprit la mer seul, à bord de la barque qu'il avait ressuscitée de ses mains. Sa colère collait à sa peau comme une suie que rien ne lave. Il ne chercha ni gloire ni or : seulement la trace du pavillon noir qui lui avait volé son nom. Chaque lever de soleil faisait remonter l'image des yeux bleus de la jeune femme, chaque nuit celle des cris étouffés de ses hommes.

Ce n'était pas la première fois que la mer l'avait dépouillé, ni la première fois qu'il devait repartir de rien. Nohran avait toujours survécu, relevé, reconstruit, jusqu'à redevenir le capitaine que la mer refusait d'avalier. Alors il mit le cap vers le nord, sous un ciel de plomb, le regard rivé sur l'horizon. Il n'avait plus de navire, plus d'équipage, plus rien à perdre, sinon la promesse de sa vengeance.

Sur la dernière page de son carnet, entre cartes trempées et croquis maladroits, il traça une ligne nette, comme une prière et un serment :

« Par la mer et le ciel, qu'elles tremblent : je les ferai payer, même si je dois y laisser la peau. »